

PETRUS

REVUE DE PRESSE

PHÈDRE
DE JÉRÉMIE NIEL

Some people might lament a time when the goal of creating art, including live performance, was to add beauty and virtue to the world, complaining that artists today rely too much on shock or provocation to get their audiences' attentions. Others, however, know that Greek playwrights had figured out how to use a winning formula of sex, violence, and deception to hook spectators long, long ago.

Jérémie Niel's latest creation *Phèdre* is a re-reading of Sarah Kane's re-reading of Jean Racine's re-reading of Seneca's re-reading of Euripides' tragedy *Hippolytus*, reframing this tragic tale of suffering and deception in a half classical, half contemporary fashion. In case any of you aren't up on your Greek mythology, here's a breakdown of the plot: after a long absence of her husband Thésée (King of Athens, played by Benoît Lachambre), Phèdre (daughter of Minos and Pasiphaë, played by Marie Brassard) develops an obsessive lust for her stepson Hippolyte (son of Thésée, played by Emmanuel Schwartz). While it isn't exactly clear if stepmother and son indeed have consummated their relationship, it is clear that all parties involved are tormented beyond belief by their bizarre love-triangle. In Niel's rendition, the fallout from this sorted love affair is witnessed by an unnamed spectator (a sort of representation of "the people", played by Mani Soleymanlou), who tries to make sense of the events unfolding in front of his eyes.

At times, Niel's *Phèdre* seemed to have trouble taking flight under the weight and formality of this classical tale of tragedy. Long monologues, complex prose, and the perpetually distressed nature of the storyline made it hard for this spectator to be transported by the text alone. Indeed, *Phèdre* really came to life for me in the moments when it moved away from a literal telling of the story through text, and shifted into a more abstract exploration of guilt and morality. Lighting designer Erwann Bernard used frequent contrasts between dim and bright lighting, interspersed with harsh black outs, to create an unnerving setting where it was never clear when the action begins or what we were supposed to see. Sound Designer Tomas Furey provided a score that continuously shifted from droning to dramatic, adding to the overall sense of unrest. Although his articulation of the text was at times unclear, Lachambre was particularly convincing in his physical depiction of Thésée; his trembling embodiment of torment had a David Lynch-like quality that made him simultaneously striking, sympathetic, and terrifying. And Soleymanlou's role as the spectator provided an interesting (and much needed) dose of comic relief to the show, cleverly breaking the tense and at times overly dramatic narrative. Known for his interest in expressing the "inexpressible", and preference for the aesthetics of ambiguity and silence, the strength of Niel's work can be seen when he creates a strange, dreamlike visual and aural environment to offer us glimpses into this world where lust and desire ultimately led not to fulfillment, but profound pain and suffering.

DANSCUSSIONS.COM

Reviewed by Helen Simard on May 26th, 2014

Après avoir effectué une tournée sur les scènes françaises, la pièce très attendue, a connu sa première dans la salle de l'Usine C ce mercredi soir. Cette nouvelle oeuvre de Jérémie Niel nous surprend tout à fait car si l'on reconnaît la signature du créateur, on se laisse étonné par la reprise ou l'abord de cette oeuvre emblématique.

Créée en 2014, la pièce place le mythe de Phèdre sous l'oeil du public contemporain et essaye de faire communiquer ces deux mondes en pointant du doigt des éléments intemporels. Le prisme de Jérémie Niel nous emmène de force par la suite. D'abord on souhaite que la scène se remplisse car toute l'action semble se passer autour et laisse celle-ci trop sobre. Puis celle-ci se remplit de cris, de pas pressés, de pleurs, de tremblements incontrôlables et on souhaite que cela cesse.

En suivant les personnages d'Hyppolyte, de Phèdre et de Thésée en proie à la faute, la honte, la haine, la vengeance et la culpabilité, le metteur en scène et auteur aborde le thème de la morale. Selon Jérémie Niel "Le passage de la morale religieuse à la morale laïque a développé beaucoup d'incertitudes. Les règles sont plus floues aujourd'hui."

Marie Brassard, Benoit Lachambre et Emmanuel Schwartz nous présentent cette famille éponyme. La pièce regorge de signes distinctifs qui ont fait la renommée de Jérémie Niel et qui aime à défaire les codes théâtraux. Dès les premières minutes, on se retrouve plongé dans cette atmosphère de clair obscur. Le spectateur contemporain, joué par Mani Soleymanlou, est assis dans le public et descend les marches pour explorer et finalement prendre part au décor. On suit chacune de ses émotions au rythme de sa respiration qui est omniprésente tout au long de la pièce, amplifiée par le micro. Celui-ci observe, titube, s'immisce dans la relation des personnages de légende autant que le spectateur le guette et observe chacune de ses réactions. On aurait aimé plus de dialogue entre l'observateur moderne et les personnages de légende. Ou l'impuissance du personnage nous donne l'envie d'entamer le dialogue à sa place.

Ainsi, si le metteur en scène a fait sa propre traduction des textes de Racine, Ovide, Sénèque et de Dante, le silence se trouve tout de même bien assis, entrecoupé de murmures, voix inaudibles, mâchouillées ou de bribes de conversation.

Du reste la mise en scène est tout à fait excellente, sur ce décor très sobre, les personnages se plaignent, se bousculent, souffrent. La voix off est absolument irrésistible, tout comme le bruit des pas dans la boue ou sur la neige est lui aussi mis en exergue avec ingéniosité.

Julie Cler, *Info-Culture.biz*, 5 décembre 2014

Phèdre de Jérémie Niel : Une lecture jeune et fiévreuse qui remonte au passé pour cerner le présent.

Cette interprétation de Phèdre, sombre et inquiétante, évoque un monde de dieux cruels qui interviennent directement contre les trois protagonistes qui incarnent les pulsions pures, manifestations des forces d'origine de l'humanité. L'oeuvre s'inspire de Sénèque (Hippolyte) et surtout de Racine (Phèdre). Cette version commence par Thésée (Benoit Lachambre) qui pleure la mort de son fils Hippolyte et de sa femme Phèdre, dont les cadavres gisent à ses pieds. La suite devient un retour en arrière cauchemardesque, orchestré par le Coryphée (Mani Soleymanlou). Assis dans la salle, il remonte à la scène, regarde l'espace du jeu un peu perplexe, consulte les textes jonchant le sol pour organiser la sélection des extraits et donne des indications d'éclairage aux techniciens. Cette impression de mise en abyme donne au personnage du coryphée une fonction peu habituelle. Il est celui qui gère le spectacle, parlant à peine mais il est aussi celui qui invite les protagonistes mythiques sur scène, des figures à mi-chemin entre le visible et l'invisible, propulsées par des sonorités vrombissantes et la respiration terrifiante des dieux qui surveillent chacun de leurs gestes. Le concepteur et metteur en scène Jérémie Niel a éliminé les confidents ainsi que la princesse Aricie pour ne garder que les trois figures essentielles de la catharsis, celles qui doivent toucher les spectateurs et les transformer par la pitié et la frayeur. Le jeu commence bien!

Phèdre, deuxième épouse de Thésée, victime de la vengeance de Venus devient amoureuse de son beau-fils Hippolyte, pendant l'absence de Thésée, père de Hippolyte. Les monologues de Phèdre sont tirés de Racine sauf que puisque Niel a éliminé les confidents, Phèdre (l'excellente Marie Brassard) est obligée de s'adresser directement à Hippolyte (Emmanuel Schwartz) pour lui dire l'indicible.

Lorsqu'elle avoue sa passion en chuchotant doucement à l'oreille du jeune homme, on découvre la sensualité extraordinaire que recèle ce texte et le trouble profond qu'il évoque chez le fils de Thésée.

Dans un moment de faiblesse, Hippolyte donne l'impression de vouloir céder à la tentation malgré la honte que cet aveu lui inspire mais il est vite saisi de l'horreur de la situation et bientôt nous le retrouvons par terre, ou devant son père,

frappé de crises douloureuses, les unes plus violentes que les autres.

Le directeur Jérémie Niel renverse la forme du drame de Phèdre auquel nous sommes habitués. Composée des fragments des textes d'Ovide, de Dante, de Sénèque autant que Racine, paradoxalement, cette version devient l'expression de tout ce que le texte ne peut exprimer. Par exemple, nous avons l'impression que le chœur réduit à un seul individu, le Coryphée, est perdu au milieu de cette violence qui lui échappe. Figure ambiguë, le coryphée semble confus, et incapable de suivre les événements qui le dépassent. Voilà une transformation importante de la fonction traditionnelle du chœur et du Coryphée. Par ailleurs, les pulsions fondamentales sont somatisées pour mettre en valeur le jeu corporel. Hippolyte est frappé de violents maux de ventre qui l'empêchent de se tenir debout. Thésée se retrouve dans l'ambiance douloureuse de l'enfer dantesque où de violents tremblements prennent possession de son corps et il ne peut cesser de crier son désespoir, surtout au moment où le Coryphée lui lit l'extrait tiré de Sénèque qui raconte la mort violente et sanglante de son fils..

Les corps possédés et les bruitages deviennent des représentations de la passion bien plus puissantes que l'expression verbale. Le texte de Sénèque lu par le coryphée, qui décrit la mort d'Hippolyte ne nous prend vraiment aux tripes que lorsque la lecture du passage est suivie d'une représentation sonore de l'événement. L'enregistrement nous fait entendre tous les détails de la mer qui surgit, du grondement du monstre marin et les cris de douleur d'Hippolyte écrasé par le chariot. Nous entendons aussi la foule hurlante de rage lorsqu'elle lapide à mort Phèdre.

Malheureusement, les bruits de fond noyaient certaines voix qui étaient trop douces et parfois, les textes chuchotés par Phèdre étaient à peine audibles. La respiration amplifiée des créatures mythiques invisibles et menaçantes, étouffait la voix « séductrice » du personnage tragique frappé par la vengeance des dieux. Le mixage sonore n'était pas encore bien réglé la nuit de la première mais ce problème sera sûrement vite résolu.

Cette version de Phèdre est un regard jeune et fiévreux jeté sur un texte « néoclassique » qui fait plaisir à voir puisque la mise à jour de Niel crée un espace où convergent de grands auteurs du monde occidental. Retrouver le passé pour cerner le présent, une logique impeccable !

Reviewed by Alvina Ruprecht, Le cercle des critiques de la Capitale, 12 décembre 2014
